

No 161. — 21 Septembre 1949.

Entre nous

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de deux à trois mois.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 25 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt (timbres *français* seulement).

MOUNETTE, PARIS. — Nous n'avons publié et ne publierons aucun des films de votre liste. Tous mes regrets. Consultez, en p. 15, la liste des récits que nous pouvons vous fournir.

YETTE. — Hélas ! chère lectrice, ce courrier ne se charge pas d'organiser des échanges de correspondance entre lecteurs ! Mais je fais volontiers savoir à **YOUKI** que le renseignement qu'elle nous a donné concernant les photos du regretté Louis Salou vous a été utile et que vous l'en remerciez. — Nous publierons *Les Amants de Vérone, Fabiola*. Dans ces deux films, ses deux derniers, votre regretté acteur favori fut absolument remarquable, comme souvent, d'ailleurs. Nous avions précédemment publié plusieurs films dont il était l'interprète : *Adieu, chérie* (n° 23, épuisé ; mais j'espère que vous le possédiez déjà), *Contre-enquête* (n° 59), *La Chartreuse de Parme* (n° 134), *Carrefour du crime* (n° 123), *Éternel conflit* (n° 107).



Louis **JOURDAN**
dans
Le procès Paradine.
(Photo Selznick.)

E. P. DE PONT-DE-PEYLE. — Le pseudo à la fin de la lettre, s. v. p. — C'est l'*Ave Maria*, de Schubert, que chante Tino Rossi dans *Fièvres*. Il chantait l'*Ave Maria* de Gounod dans *Lumière de Paris*. — Nous ne pourrons publier ni *La Ferme du pendu*, ni *Les Cloches de Sainte-Marie*.

MY DEAR HAMLET. — Je vous ai reproché dernièrement, en vous donnant la distribution d'*Hamlet*, la liste des films de sir Laurence Olivier et les renseignements que vous souhaitiez sur Cornel Wilde. — Nous publierons bientôt *Fabiola*, film réalisé en Italie en 1948. — Nous avons publié *Ambre* et publierons *Capitaine de Castille*. Pour les autres films de votre liste, non.

PSEUDONYME X. 5. 739. — Burgus Films, 76, rue Lauriston, Paris (16e). Les autres firmes n'existent plus. — *Première désillusion* est distribué par Filmsonor, 44, Champs-Elysées, Paris (8e) et *Portrait d'un assassin* par Metzger et Woog, 45, avenue Georges-V, Paris (8e). — Oui, comme je l'ai dit dans ces colonnes, il est exact que la firme R. K. O. n'a pas donné suite à nos propositions de publication de ses films. — Les extérieurs du *Jour se lève* ont été tournés dans la banlieue nord-est de Paris.

UN GARS D'OUTRE-MER. — Votre liste des « Pierre » est complète. — Distribution de *Toute la famille était là* : Jean Parédès (Victor), Alerme (son père), Jacqueline Roman (Angélique), Jean Tissier (M. Dudru), Katherine Kath (Rita Barbara), Marguerite Pierry, Milly Mathis, Louvigny, Pasquali, Marcel Vallée, Sinoël. — Pour désigner le travail et le rôle du chef-opérateur, on emploie indifféremment les expressions : « photographie de » ou « images de ». Mais les photographies (au pluriel) d'un film sont celles que vous voyez aux portes des cinémas ou reproduites dans les journaux ; et elles sont prises par le « photographe » du film, qui n'a rien de commun avec le chef-opérateur ni avec ses aides.

RITALIKHANKHAN. — Nous publierons peut-être *Carmen*, avec Viviane Romance, mais aucun des autres films que vous nommez. — Distribution du *Château du dragon* donnée n° 89, p. 15, et redonnée n° 112, p. 8. — Nous avons publié *Manon Lescaut* (n° 73, épuisé). Ce film est une réalisation italienne de 1940. En voici la distribution : Alida Valli (Manon), Vittorio de Sica (des Grieux), Giulio Donadio (marquis de Brienne), Lamberto Picasso (comte des Grieux), Dino di Luca (Sergent Lescaut), Guglielmo Barnabo (le Gouverneur). Mise en scène de Carmine Gallone.

MA GRANDE VIVIANE. — Distribution de *Ma petite marquise* (1937) : Jacotte Muller (Jacotte), Josselyne Gael (Monique Cormier), Pauley, Fernand Fabre, André Bervil, François Rodon (dans ses imitations), Yvette Andréyor, Charlotte Clasis et Jean Brochard. — Jacotte Muller a maintenant dix-huit ans. — Je n'ai pas la distribution de *Bach millionnaire*, ni celle de *Bout de chou*. Tous mes regrets...

J'AIME GREGORY ET INGRID. — Nous vous enverrons les numéros de « Mon Film » que vous désirez, si vous voulez bien vous conformer à l'annonce de la p. 15 qui donne toutes les indications utiles. Oui, le n° 118 de « Mon Film » peut vous être envoyé, puisqu'il figure sur la liste de la p. 15 ; s'il était épuisé, il n'y figurerait plus. — Nous avons transmis vos lettres, comme toutes celles qui parviennent à nos bureaux, lorsqu'elles sont correctement affranchies. Les artistes répondent généralement par l'envoi d'une photo (surtout si, comme je le demande si souvent, vous avez mis dans la lettre 30 francs en timbres-poste pour les artistes séjournant en France ; en coupons-réponse internationaux pour ceux qui vivent à l'étranger) ; mais je doute fort qu'ils entrent en correspondance suivie avec vous ; ils n'en ont guère le temps. — Gregory Peck, né à La Jolla (Californie), le 5 avril 1916, a les yeux marron, les cheveux bruns et mesure 1m,86. Marié à Greta Rice (qui n'est pas artiste) ; père de deux fils : Stephan et Jonathan. Il tourne depuis 1944. — Ingrid Bergman, née à Stockholm, le 29 août 1915, est la femme du Dr Peter Lindstrom et la mère d'une fillette de onze ans, Pia. Elle résidait à Hollywood ; mais ses deux derniers films l'ont amenée à venir se fixer à Londres, puis en Italie : Distribution des *Enchaînés* donnée n° 137, p. 2.

HERMÈS, DIANE, APOLLO ET APHRODITE. — Artistes nés en décembre : Suzy Delair (le 31), Odette Joyeux (le 5), Gisèle Préville (le 11), Edith Piaf (le 19), Fernand Gravey (le 25), Jimmy Gaillard (le 20), Louis Jouvet (le 24), Jean Marais (le 11), Gérard Philipe (le 4), Lew Ayres (le 28), Humphrey Bogart (le 25), Rod Cameron (le 7), Nancy Coleman (le 30), Jérome Courtland (le 27), Deanna Durbin (le 4), Marlène Dietrich (le 27), Irène Dunne (le 20), Douglas Fairbanks Jr. (le 9), Suzanne Foster (le 6), Betty Grable (le 18), Frances Gifford (le 7), Dorothy Lamour (le 10), Larry Parks (le 3), Ralph Richardson (le 19). — Artistes nés en août : Michèle Alfa (le 20), Yvette Lebon (le 14), Micheline Presle (le 22), Charles Boyer (le 28), Claude Dauphin (le 19), Victor Francen (le 8), Yves Vincent (le 5), Luis Mariano (le 12), Ingrid Bergman (le 29), Ann Blyth (le 16), Fred Mac Murray (le 30), Fredric March (le 31), Robert Mitchum (le 6), Dolores del Rio (le 3), Sylvia Sydney (le 8), Norma Shearer (le 10), Barry Sullivan (le 29), Robert Taylor (le 5), Esther Williams (le 8). — George Marchal, né à Piennes (Meurthe-et-Moselle) le 10 janvier 1920, est célibataire, a les yeux verts, les cheveux blonds et mesure 1m,80. Il était encore élève du Conservatoire lorsqu'il tourna, en 1940, son premier film, *Fausse alerte*. Ses principaux films furent ensuite : *L'Homme qui joue avec le feu, Lumière d'été, Vautrin, Blondine, Paméla, Échec au roi, Les Démons de l'aube, La septième porte, Torrents, Bethsabée, Figure de proue, Les derniers jours de Pompéi, La Passagère, Dernier amour, Au grand balcon*. — Les dernières productions soviétiques parues en France sont : *Tarass l'indompté* (film sur la résistance russe), *Varvara* (épisode de la révolution bolchevique), *Nikita* (comédie sentimentale), *Le Chanteur de Léningrad* (avec le ténor S. Lemecher) et *Rapide Extrême-Orient* (comédie en Agfacolor). — Nous n'avons aucun renseignement concernant les acteurs qui jouent dans ces films. — Le délai de parution des réponses est de deux à trois mois pour tout le monde.

UN AVIATEUR MOUILLERONNAIS. — Oui, Rita Hayworth, malgré son mariage avec le prince Ali Khan, a l'intention de continuer à tourner. — Dany Robin a tourné *Lunegarde, Six heures à perdre, Les Portes de la nuit, Le Silence est d'or, L'Éventail, Le Destin s'amuse, Une jeune fille savait, Les Amoureux sont seuls au monde, La Passagère*. — Nous ne publierons pas *Le Bataillon du ciel*.

PANTHÈRE BLANCHE AIMANT HENRI. — Henri Vidal, né à Royat-les-Bains (Puy-de-Dôme), le 26 novembre 1919, a les yeux marron, les cheveux châtains et mesure 1m,78. Son père est un industriel. Henri Vidal débuta à l'écran en 1941, dans *Montmartre-sur-Seine*, auprès d'Édith Piaf. Il tourna ensuite : *Port d'attache, L'Ange de la nuit, Étrange destin, Les Maudits, L'Éventail, Fabiola, Le Paradis des pilotes perdus*. — Nous avons publié *L'Éventail* (n° 61) et publierons *Fabiola*. — Acteurs nés en mars : Sophie Desmarets (le 11), Gaby Andreu (le 5), Simone Renant (le 19), Gaby Sylvia (le 24), Armand Bernard (le 21), Pierre Cressoy (le 25), André Le Gall (le 14), Henri Rollan (le 23), George Brent (le 15), James Brown (le 22), Joan Crawford (le 23), Richard Conte (le 24), Henry Daniell (le 5), John Garfield (le 4), Louis Hayward (le 19), Rex Harrison (le 5), le regretté Leslie Howard (le 16), Harry James (le 15), Dean Stockwell (le 5), Turban Bey (le 30), Virginia Weidler (le 31).

R. G. 44. — Je n'ai aucun renseignement sur la jeune Francette Vernillat, qui vient du théâtre et a peu tourné.

COCHON ROSE. — Cary Grant (vrai nom : Archibald Leach), une des plus grandes vedettes masculines de l'écran américain, est de naissance anglaise. Il est né en Grande-Bretagne, à Bristol, le 18 janvier 1904. Il a les yeux marron, les cheveux bruns et mesure 1m,82. Divorcé de Phyllis Brooks, puis de Barbara Hutton, il n'est pas remarié depuis plusieurs années déjà. Ses principaux films : *Les Ailes dans l'ombre, L'Autre, L'Impossible M. Bébé, Gunga-Din, Le Couple invisible, Soupçons, Rien qu'un pauvre cœur, Arsenic et vieilles dentelles, La Justice des Hommes, Indiscrétions, Les Enchaînés, la Chanson du passé, Mon épouse préférée, Deux sœurs vivaient en paix, Nuit et jour, Honni soit qui mal y pense, Un million clefs en main, la Chasse au mari*. — Louis Hayward porte son vrai nom. Né à Johannesburg (Afrique du sud) le 19 mars 1909. Cheveux châtains, yeux bleus, 1m,77. Divorcé de Ida Lupino. Principaux films : *Anthony Adverse, La Coqueluche de Paris, Le Duc de West-Point, Le Masque de fer, Le Fils de Monte-Cristo, Dix petits Indiens, Le Démon de la chair Le Retour de Monte-Cristo, L'Esclave du souvenir, La Flèche noire*. — Dans *Le Cavalier du désert*, Dana Andrews (il était alors à ses débuts) jouait un petit rôle de cow-boy.



Colette **RICHARD**
dans
Ces dames aux chapeaux verts.
(Photo Kalinine.)

Mlle BIKINI. — Jean Marais habite la localité que vous indiquez, mais non pas dans la rue dont vous donnez

(Suite page 8.)

MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2e).

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :

1 an . . . . 500 fr. | 6 mois. . . . . . 260 fr.

En raison des difficultés actuelles de transmission des chèques postaux, nous prions nos lecteurs d'utiliser de préférence, pour l'envoi du montant de leur abonnement, le chèque bancaire ou le mandat-poste.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de vingt francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.

LA FEMME de l'autre

— C'EST une maladie de cœur, n'est-ce pas, docteur ? interrogea la jeune femme avec, dans la voix, une curieuse nuance d'espoir. Vous pouvez me dire la vérité, je n'ai pas peur !

— Si, Marise, vous avez peur... répondit doucement le praticien, très paternel. Vous craignez que je ne vous renvoie en disant que vous n'avez rien. Pourtant, je sais que votre cœur est touché, mais autrement que vous ne le pensez.

— Ne prenez pas la peine de mentir, je sais où j'en suis, s'entêta Marise Aubert. Ces étouffements, ces affreuses palpitations me tueront.

— Vous vous l'imaginez, car vous voulez mourir !... Pourtant, je vous affirme que vous n'avez aucun trouble organique. Je sais que je vous déçois en parlant ainsi ; vous êtes si désemparée que vous préféreriez disparaître plutôt que de subir l'épreuve et de regarder la vérité en face. Vos souffrances physiques ne sont que l'écho de votre désarroi moral. Un médecin n'y peut rien : vous portez le mal et la guérison en vous-même. Réglez ce conflit une fois pour toutes. Je sais que c'est difficile, mais il le faut, pour vous et pour l'homme qui vous aime.

Marise leva sur le visage de son interlocuteur un regard désespéré :

— Je pense que le dernier service que je puisse lui rendre est de me faire oublier. Vivre ensemble n'aurait désormais plus de sens...

— Plus de sens pour vous, ou pour lui ?

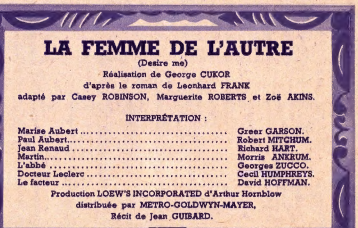
— Pour aucun de nous, et uniquement par ma faute... J'ai essayé de redevenir ce que j'étais pour lui, mais c'est impossible, je ne peux pas supporter sa présence. Il est pourtant si doux, si tendre... Tout cela est horrible !

— Mais vous allez le perdre, à force de vouloir le chasser de votre cœur et de votre esprit, reprocha doucement le praticien. Marise, je suis un vieil ami de votre famille, je vous ai vu naître. Tout enfant, vous aviez le sens du devoir, vous avez toujours eu du courage. Avez-vous changé ?

— Oui.

— Je ne puis le croire. L'enfant dont je me souviens regardait la vie sans crainte. Son père mort, elle a travaillé avec sa mère. Un beau jour, un jeune pêcheur breton l'a rencontrée, puis l'a épousée. Non, cette enfant aura toujours du courage.

— C'est pourtant vrai... soupira la visiteuse, quand j'ai aimé Paul, je n'avais peur de rien... Il m'a inspiré confiance dès notre première rencontre. Je le devinais si loyal, si fort... Nous causions, il prenait plaisir à me parler du Finistère, de ses beaux paysages, des bateaux de pêche, de son métier, de l'Océan ! Et je suis devenue aussi Bretonne que lui !... Oh ! j'ai connu le bonheur, docteur, s'ex-


LA FEMME DE L'AUTRE

(Desire me)

Réalisation de George CUKOR

d'après le roman de Leonhard FRANK

adapté par Casey ROBINSON, Marguerite ROBERTS et Zoë AKINS.

INTERPRÉTATION :

Marise Aubert	Greer GARSON.
Paul Aubert	Robert MITCHUM.
Jean Renaud	Richard HART.
Martin	Morris ANKRUM.
L'abbé	Georges ZUCCO.
Docteur Leclerc	Cecil HUMPHREYS.
Le facteur	David HOFFMAN.

Production LOEW'S INCORPORATED d'Arthur Hornblow distribuée par METRO-GOLDWYN-MAYER, Récit de Jean GUIBARD.



— C'est Paul qui vous a dit tout cela? s'étonna Marise.

Chacun poursuivit son chemin en sens inverse. Jean croyait entendre la voix de son compagnon de captivité :

« Elle oubliait toujours de fermer la porte... Elle avait confiance en tout le monde! La maison est très vieille et très simple, mais nous l'aimons ainsi, et Marise a promis de n'y rien changer pendant toute la durée de la guerre. Nous étions fiers de son piano, sur lequel elle apprenait les chansons bretonnes. Mon fauteuil m'attendait, toujours devant le feu, un fauteuil large et confortable, acheté à Paris, assez grand d'ailleurs pour nous deux!...

Renaud entra sans hésiter dans cet intérieur familier, qu'il embrassa d'un coup d'œil, tandis que Marise poussait un grand cri :

— Paul! Je savais que tu étais vivant!

Mais, déjà, la jeune femme s'apercevait de sa méprise : l'homme qui se tenait à contre-jour, dans l'embrasure de la porte, n'était pas le mari tant attendu.

Elle eut un geste de recul en s'entendant donner son prénom d'une voix ardente par le visiteur inconnu.

Son trouble augmenta lorsqu'elle s'aperçut que le militaire connaissait dans tous ses détails son logis et ses habitudes.

— C'est Paul qui vous a dit tout cela? interrogea Marise follement anxieuse.

— Oui, j'étais au camp avec lui. Nous avons voulu nous évader ensemble, mais, hélas !...

— Ce n'est pas vrai!... coupa Marise, les yeux agrandis par l'angoisse. Ne me dites pas qu'il est mort! J'ai reçu l'avis officiel, mais je ne l'ai pas cru! Je ne peux pas le croire!

— Il a expiré sous mes yeux, prétendit Renaud d'une voix étouffée. Je l'ai vu...

Cette fois, le témoignage était irrécusable. La jeune femme se détourna; elle ne pouvait davantage nier l'évidence. Son dos se voûta, dans une attitude accablée. Quand elle put se ressaisir et parler, elle demanda des détails.

— Paul n'avait qu'une idée en tête : s'évader du camp, revenir vers vous. Il avait minutieusement préparé son plan...

Jean Renaud évoqua cette soirée de printemps où ils avaient rampé, côté à côte, dans l'obscurité, vers les barbelés. Les ayant atteints, les deux hommes se mirent à creuser un passage, pour se glisser sous le dangereux réseau. Ils venaient de triompher de ce rude obstacle quand une sentinelle les surprit, hors du camp. Tandis que Renaud se dissimulait dans les broussailles, Aubert se jeta sur l'Allemand et le terrassa. Mais l'alarme était donnée, une patrouille accourut, tira, et Paul tomba dans une mare profonde, où il disparut. Le croyant noyé et seul évadé, les hommes de la patrouille s'éloignèrent.

Jean sortit alors de sa cachette et il eut la surprise de s'entendre appeler à voix basse. Paul, atteint à l'épaule droite, se hissait sur la berge et implorait le secours de son camarade. Au lieu de l'aider, Renaud s'éloigna en toute hâte; il ne voulait ni s'attarder, ni s'embarrasser du fardeau que constituait un homme blessé. C'eût été compromettre ses propres chances de réussite, dans la difficile aventure où il se lançait.

Bien entendu, il se garda de rapporter ce honteux épisode à Marise.

— Si seulement il avait eu la patience d'attendre... soupira douloureusement celle-ci, le cœur empli de regrets.

— Vous n'allez pas me haïr parce que je suis le seul à avoir eu de la chance?

— Pourquoi vous haïrais-je?... Vous aviez droit à votre chance, à votre vie...

— Dès demain, vous partirez, dit la jeune femme en donnant ce soir-là l'hospitalité à Renaud.



clama la jeune Mme Aubert avec une soudaine flamme, j'ai été comblée. Mais ce fut si court... Paul partit dès le premier jour de la guerre. Ensuite je reçus quelques lettres, puis ce fut le silence...

***

Fait prisonnier en 1940, Paul Aubert avait été placé dans un camp de représailles, après plusieurs tentatives d'évasion. Au cours des interminables et monotones journées de détention, il se plaisait à évoquer ses souvenirs de vie conjugale, car la pensée de Marise ne le quittait guère.

Souvent, il fredonnait une chanson qui semblait l'obséder : « Vous, qui passez sans me voir... »

— Arrête ta rengaine! protestait en riant Jean Renaud, compagnon de captivité d'Aubert.

— Le jour où j'ai rencontré Marise, à Paris, un accordéon jouait cet air-là.

Les deux hommes contemplaient longuement la photo.

— Elle a des cheveux extraordinaires, expliquait Paul, et une peau...

— Oui, je sais, ironisait Jean pour avoir mille fois entendu les mêmes paroles. Une peau très blanche, des cheveux dorés, tirant sur le roux.

— Je l'appelais Poil-de-carotte!

— Marise... j'aime bien ce nom.

— Alors, dis-le en entier, Marise Aubert. Son nom de femme mariée.

— Ça va, je n'oublie pas que tu es son seigneur et maître!

— Et je m'en flatte. C'est une Parisienne, transplantée au fin fond de la Bretagne. Elle n'était pas faite pour devenir la femme d'un patron pêcheur, et pourtant ça lui a plu et nous avons été bien heureux. Elle a tout de suite aimé les gens de là-bas et ils se sont pris d'affection pour elle. Au commencement, ses gentilles petites manières les ont un peu déroutés, mais ils s'y sont faits. Ainsi, ça les surprenait de trouver sa porte toujours ouverte. « Si des amis viennent, expliquait Marise, il ne faut pas les laisser dehors... et si ce sont des ennemis, qu'ils entrent tout de même, nous en ferons des amis. » Elle a confiance en tout le monde!

— Et toi, Aubert, tu as confiance en elle? demanda un jour Renaud à qui cette question brûlait les lèvres depuis longtemps. Au bout de cinq ans, tu crois toujours en ta femme?

— Comme je crois en Dieu, répliqua gravement le Breton. Oui, je suis sûr de Marise. Je sais que le jour viendra où je retournerai chez moi... Je longerai cette côte que je connais par cœur comme un livre d'images et, tout d'un coup, j'arriverai au tournant de la falaise d'où on voit ma maison. Je me mettrai à courir, sur le sentier qui y mène, je passerai devant le calvaire et je penserai que ma bicoque est vraiment bien isolée, face à l'Océan. Nous ne recevions guère de visites, mais peu nous importait... Notre curé venait parfois, on voyait aussi le facteur, presque chaque jour; il s'appelle Alex et connaît tout le monde, ainsi que les petites affaires de chacun, car c'est un bavard...

Toutes les évocations de Paul avaient été si vivantes que Renaud eut l'illusion de connaître le pays, le jour où il arriva en Bretagne. Sans hésiter, il s'engagea sur la lande, trouva le sentier, aperçut la maisonnette, passa devant le calvaire...

— Ohé, Alex! cria-t-il de loin en apercevant l'uniforme du facteur. Salut!... Alors, ça va?

— Ça va, répondit machinalement l'homme interloqué, car il se demandait qui pouvait bien être le militaire qui l'interpellait.

Incapable de se maîtriser davantage, Marise éclata en sanglots.

— Du courage... lui murmura Renaud, décontenancé par le spectacle de cette douleur.

Elle pleura longtemps, puis releva la tête et trouva l'énergie de sourire à ce sinistre messager :

— Merci d'être venu... et d'avoir parlé.

— Je ne suis pas venu seulement pour cela, mais surtout parce que j'avais follement envie de vous rencontrer, avoua Renaud avec toute la violence d'un homme qui a pendant longtemps dissimulé ses sentiments et les laisse enfin percer au grand jour. Je suis depuis longtemps amoureux d'une femme que je ne connaissais pas; de vous, Marise!... Écoutez-moi jusqu'au bout, supplia-t-il âprement. Dans les camps, les prisonniers ont avant tout besoin d'un rêve, d'une pensée qui devient leur but de vivre et les soutient. Pour Paul, vous étiez ce viatique puissant; moi, je n'avais personne... A l'entendre toujours parler de sa femme, de son foyer, j'ai fini par les croire miens.

— Vous n'aviez pas le droit! s'indigna Marise. C'est un sacrilège!

— Je n'avais pas le droit, c'est vrai, mais maintenant, Paul est mort et je me dis que le bonheur appartient aux vivants... En me parlant de vous, il vous donnait à moi, inconsciemment. S'il s'en était douté, il aurait cessé de me faire ses confidences. Mais il l'ignorait, et ainsi vous êtes devenue mienne... Oui, insista le visiteur avec une violence soudain accrue, vous étiez à moi autant qu'à lui. Et, comme lui, je n'avais plus qu'une idée : vous rejoindre un jour.

— Je vous défends de parler ainsi! Je ne veux plus rien entendre.

— Pourquoi? La vérité vous fait peur?... N'avez-vous pas longuement attendu? Peut-être n'attendiez-vous plus?...

Cette insinuation mit le comble à l'indignation de la jeune femme.

— *Si*, j'ai attendu! lança-t-elle ardemment. Mais j'ai attendu Paul, mon Paul!... Il faut vous en aller, tout de suite.

Ainsi congédié, Renaud se retourna d'un geste lourd vers son sac déposé près de la porte.

— Paul disait que vous laissiez tout ouvert, observa-t-il avec tristesse avant de franchir le seuil. Il vantait votre hospitalité, votre bon accueil...

Le visage de Marise s'empourpra. Allait-elle, pour la première fois, manquer à ses traditions, et justement envers un compagnon de captivité de son cher Paul? Ces transfuges des camps avaient tant souffert... Devait-on s'irriter de leurs étrangetés, de leur rudesse?

Un orage venait d'éclater, il pleuvait à torrents.

— Attendez!... s'écria-t-elle brusquement. Je ne peux pas vous laisser sortir par un temps pareil.

— Je savais bien que vous ne me chasseriez pas, Marise...

Elle désigna un canapé, dans la grande salle basse :

— Vous pouvez dormir ici, mais, dès demain, vous partirez.

Rentrée dans sa chambre, la jeune femme poussa le verrou et se jeta sur son lit, où elle sanglota longuement. Quand elle se réveilla, il faisait grand jour et le soleil avait balayé la tempête nocturne.

Les événements de la veille lui revinrent en mémoire. S'approchant de la fenêtre, elle vit le radieux paysage familier, mais la grève aujourd'hui n'était point déserte. Un homme s'ébattait dans les flots. Une expression d'indulgente pitié éclaira le visage de la jeune femme.

Elle fit sa toilette en hâte et descendit à son tour vers le rivage.

Jean Renaud, revigoré par son bain matinal, s'était rhabillé derrière un rocher et remontait sur la falaise. L'apercevant, Marise lui fit un geste amical :

— Bonjour!

Il la rejoignit en quelques enjambées.

— Marise, vous avez pleuré, cette nuit... observa-t-il en marchant à ses côtés. J'ai bien peur de n'avoir pas su vous parler, hier soir.

D'un geste, elle montra qu'il fallait balayer ses préoccupations et sourit courageusement :

— Ce n'est rien... Il fait beau, maintenant.

— Oui, il fait beau et vous voulez sans doute que j'en profite pour m'en aller. Je vous demande pardon pour ma maladresse, ma muflerie... J'ai dû vous effrayer, mais comprenez quel était mon état d'esprit. J'avais follement envie de connaître la douceur du retour, je ne voulais pas admettre que cette maison appartenait à un autre, que cette femme était à un autre...



Bâtie sur la falaise, la maison de Paul dominait l'horizon.

Je voudrais que vous essayiez de comprendre.

— J'ai été si solitaire que je peux comprendre... Où êtes-vous né?... Pas en Bretagne, j'imagine?

— Non, à Paris, à Montmartre. Pas bien loin de votre Montparnasse...

— Vous savez ça aussi!

— Je vous connais si bien, Marise!

— C'est vrai, alors que j'ignore même votre nom!

— Jean, Jean Renaud.

— Et vous n'avez pas de maison, pas de famille?... Aucune femme ne vous attend?

Il secoua négativement la tête. Renaud avait mené jusqu'à la guerre une vie d'aventures, et il rentrait de captivité comme un déraciné incapable de renouer avec le passé le moindre lien.

— Je suis seul comme vous, Marise.

— Mais votre ancienne vie?

— Je l'ai oubliée.

— Vous avez bien fait de venir, décida-t-elle doucement. Vous êtes un ami de Paul.

Un reste d'honnêteté se cabra chez Renaud, à cette remarque. Sa bouche se marqua d'un pli amer.

— Un ami?... Je n'en sais rien... Est-on réellement amis parce que la vie vous enchaîne si étroitement qu'il faut se subir nuit et jour, se parler, se confier... pour se détester, l'instant suivant? Il nous arrivait de ne plus pouvoir nous supporter les uns les autres, dans ce camp de représailles.

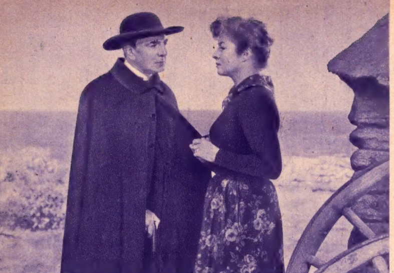
— Mais Paul avait confiance en vous, objecta la jeune femme, décidée à verser du baume sur ce cœur ulcéré. Sans cela, il ne vous aurait jamais confié ses plus intimes pensées!... Cette confiance, je la partage. Si vous êtes fatigué, disposez de notre maison, reposez-vous une semaine. Paul vous l'aurait offert, j'en suis sûre.

Maintenant, Renaud semblait hésiter.

— J'ai d'autres raisons de vous faire cette proposition, insista Marise, cordiale. Vous étiez dans le vrai, je suis très seule, mais, jusqu'alors, l'attente me suffisait. J'avais l'espoir, pour remplir mes pensées. Désor-

Ils se passionnaient pour la pêche et passaient de délicieuses journées.





Les ragots au sujet de Marise tourmentaient le vénérable prêtre.

mais, je dois essayer de me rendre utile et faire un grand effort sur moi-même pour surmonter mon chagrin. Voilà pourquoi votre compagnie me sera salutaire. Je sais que Paul aurait voulu que j'agisse ainsi.

Ensemble, ils passèrent le seuil de la modeste demeure :

— Soyez le bienvenu dans cette maison, puisque vous êtes l'ami de Paul.

***

Marise traitait son hôte avec une aimable camaraderie, mais déjà la présence de Renaud chez elle faisait jaser les gens du pays.

Les ragots, que l'on colportait plus ou moins ouvertement, tourmentèrent le vénérable prêtre qui avait charge de la paroisse. Pendant qu'il hésitait à intervenir, Marise s'habituait à la présence d'un compagnon aimable et empressé. Tel un collégien en vacances, Jean Renaud s'enthousiasmait pour les baignades, les flâneries sur la grève, la pêche dans le creux des rochers. Après de bonnes journées passées au bord de la mer, Marise et son compagnon prenaient de bel appétit le repas du soir, que la jeune femme s'appliquait à faire bon et copieux.

— Je n'avais guère envie de cuisiner, lorsque j'étais seule, avoua-t-elle au cours de l'un de ces dîners. C'est si triste, de n'avoir personne à qui parler... On manque d'appétit, on se laisse aller.

Cette confidence réjouit Renaud et le remplit d'espoir.

Le lendemain, comme ils remontaient en courant le sentier du logis, Marise, avec un rire heureux, le défia à la course. Il la rejoignit bientôt et l'entoura de ses bras. Un instant, la jeune femme abandonna sa tête contre la mâle épaule de son compagnon, puis elle se ressaisit et se dégagea, mais sans brusquerie. Insensiblement, elle se faisait à l'idée que l'une des pages de sa vie était tournée, et elle entrevoyait l'avenir.

Devant sa maison elle s'arrêta, confuse : le prêtre les attendait et il avait dû surprendre leur geste familier.

— Bonjour, Marise, dit-il avec son aimable bonté coutumière.

— Bonjour, Monsieur le Curé ; je vous présente Jean Renaud ; il était prisonnier avec Paul.

Le visiteur tourna son regard vers Renaud, qui le dévisageait avec arrogance.

— Ainsi vous êtes venu parce que vous êtes l'ami de Paul ? demanda-t-il en s'efforçant de donner à sa voix un ton amical et sympathique.

— Peut-être bien...

— Paul Aubert était un homme exceptionnel, affirma gravement le prêtre avec une émotion sincère. Ceux qui le connaissaient l'estimaient, il avait l'amitié de ses compatriotes, sans exception. Les pêcheurs du port auraient tous voulu l'avoir comme patron. Et quand il a ramené Marise de la capitale, je crois bien que toutes les jeunes filles d'alentour en ont été un peu jalouses !

Cette boutade ne dérida point Jean Renaud, toujours sur la défensive. Pourtant, Marise s'efforçait de détendre l'atmosphère. Elle avait sorti une bouteille de vin, des verres et s'empressait, servant aimablement ses hôtes.

— Asseyez-vous, Monsieur le Curé, insista-t-elle gentiment.

— Je ne resterai pas longtemps, annonça-t-il en prenant le siège que la jeune femme lui désignait. J'ai tant de choses à préparer, et je dois partir pour Saint-Gilles demain à la première heure, pour le Pardon.

— Le Pardon ? s'étonna Renaud, peu au courant des mœurs bretonnes.

— C'est le nom de l'une de nos fêtes religieuses. Plus de vingt mille personnes viennent chaque année à cette occasion, les unes à pied, les autres en voiture ou en bateau ; tous ces pèlerins suivent la procession et intercèdent pour obtenir la bénédiction divine.

— Ah ! oui, ricana irrévérencieusement le compagnon de détention de Paul Aubert en se souvenant brusquement de ce dont il s'agissait, j'ai entendu parler de ces Pardons : on boit, on danse, on ripaille !

— Vous ne saisissez pas très exactement le sens de ces réjouissances populaires, mon garçon, rétorqua le curé avec un calme imperturbable. L'Église ne condamne pas la joie, et elle sait admettre les plaisirs humains dans la limite où ils sont honorables. Quoi de plus naturel que ces braves gens s'amusent et se détendent après avoir assisté au service religieux ?

— Bonne occasion pour les garçons d'embrasser les filles ! insista Renaud avec un mauvais goût qui remplissait Marise de confusion.

Le curé, pour sa part, en avait entendu bien d'autres.

— Ces fêtes sont pour notre jeunesse une excellente occasion de se rencontrer, de se connaître. Et nous bénissons avec joie bien des unions qui s'ébauchent à l'occasion des Pardons. Le mariage est l'un de nos plus beaux sacrements, rappela le prêtre avec une intention évidente. Je ne connais pas vos projets, Monsieur Renaud, mais si vous devez demeurer à Kergat, je peux vous trouver un domicile.

— Je suis assez grand pour m'occuper moi-même de mes affaires, rétorqua Jean avec hauteur.

Son interlocuteur le salua sans insister, puis se tourna vers Marise :

— Au revoir, mon enfant.

— Monsieur le Curé, je vous accompagne jusqu'au calvaire.

— Marise, intervint Jean de ce ton dominateur qu'il adoptait volontiers, vous feriez mieux de vous changer, vos vêtements sont mouillés. Vous risquez de vous refroidir, maintenant que le soleil baisse.

Pour toute réponse, elle lui lança un regard bouleversé et suivit le prêtre sur la lande.

Quand elle revint, ses yeux étaient humides et elle retenait ses larmes.

— Je sais pourquoi vous avez envie de pleurer, lui dit Renaud, furieux.

— C'est parce que j'ai honte de moi.

— Oh ! non, ce n'est pas ça. C'est parce que cette visite a rompu le charme. Nous commencions à nous comprendre, nous allions être heureux...

— Vous vous êtes exprimé devant lui comme si j'étais votre femme et comme si vous faisiez la loi ici ! reprocha Marise. Vous tentiez de lui faire croire que vous aviez tous les droits !

Jean paraissait gravement soucieux, au moment de se rendre au Pardon.



— Vous seriez dans mes bras, s'il n'était pas venu!
— Ne croyez pas ça! Ne croyez pas ça, ou je...
La veuve de Paul Aubert se troubla. Son interlocuteur en profita pour reprendre l'avantage :
— Vous ferez quoi? demanda-t-il d'un ton de défi. Vous me chasserez de chez vous?
— Je suis navrée, mais...
— Bien sûr, ricana Renaud, vous êtes navrée! Les femmes cèdent à la pitié surtout envers les hommes qui deviennent leurs esclaves, qu'elles peuvent domestiquer comme des chiens de garde. Mais je ne veux pas de pitié. Merci.
— Je n'en aurai plus envers vous.
— Je l'espère!
— Mais avant de vous en aller...
— Car je *dois* m'en aller? coupa sèchement Jean Renaud.
— Il le faudra.
Marise ne pouvait dissimuler une profonde tristesse.



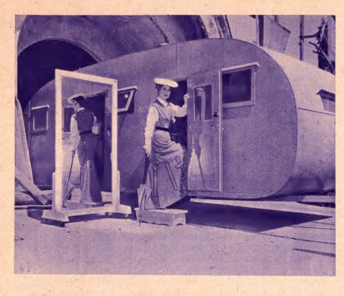
Ils pénétrèrent dans le hangar à bateaux.

— Êtes-vous sûre que je ne vais pas vous manquer? lui demanda son compagnon des quelques bonnes journées écoulées. Interrogez-vous. Vous avez le visage d'une femme qui veut vivre. Vous n'étiez pas ainsi, le soir de mon arrivée.
Baissant la tête, la jeune femme se mit à pleurer.
— Les larmes peuvent couler sur vos joues, poursuivit l'évadé, vous êtes plus heureuse que vous ne l'étiez. Et savez-vous pourquoi? Vous avez vécu dans la pensée de Paul pendant cinq années. Mais maintenant qu'il est mort, l'espérance de le revoir ne vous guide plus et vous aspirez à vivre! C'est pour cela que vous m'avez accueilli et gardé.
— Vous étiez amis. Je retrouvais en vous quelque chose de lui, comme son reflet... tenta désespérément d'expliquer la jeune femme. Je me suis insensiblement habituée à vous voir ici. Vous êtes là à cause de Paul.
— Seulement à cause de lui?
— Je pense que j'avais grand besoin de compagnie. Il est réconfortant de sentir une présence amie, d'avoir quelqu'un à qui parler... C'est vrai, il m'a été doux de vous garder dans cette maison. Mais c'était mal! ajouta gravement Marise, qui se ressaisissait.
Encore quelques instants et elle congédierait irrémédiablement Renaud.
— Marise, attendez! demanda ce dernier d'une voix toute changée. Si vous saviez ce que je ressens, vous ne seriez pas en colère... Un jour que j'avais fait une blague avec des galopins comme moi, d'une douzaine d'années, je me suis réfugié dans une église, pour échapper à un agent qui nous pourchassait. Quittant le brouhaha de la rue parisienne, je fus frappé par le calme et le recueillement de ce sanctuaire; je ressentis une soudaine envie de prier et, miracle, moi qui n'avais jamais rien appris, je sus prier. Ma conduite me fit une horreur profonde, tandis que me venait l'intense désir de me racheter... Auprès de vous, j'éprouve la même chose. Je sens que vous êtes ma chance de devenir meilleur. Je vous en prie, permettez-moi de rester...
Elle ne sut pas refuser la faveur que Jean Renaud lui mendiait, ni repousser ses baisers.
Ce fut lui qui demanda à aller au Pardon.
— Pourquoi? s'étonna Marise.
Son compagnon lui sourit, avec un air de tendre complicité :
— Pourquoi les gens vont-ils au Pardon, sinon pour se faire pardonner?
— Oui, accepta Marise, nous irons. Mais je ne comprends pas vos raisons...
— Peut-être ai-je envie de prier, ou de danser le soir avec vous...
Pendant que la jeune femme se préparait, Jean sortit sur le pas de la porte. Le facteur venait de passer; d'un geste indifférent, Jean Renaud tendit la main vers le courrier, mais soudain son visage se creusa d'émotion et d'anxiété. Avec le journal, il y avait une lettre; sur l'enveloppe à en-tête d'un hôpital de l'Est, l'ancien prisonnier venait de reconnaître l'écriture de son compagnon de captivité... Ainsi, contre toute attente, Paul Aubert avait survécu.
D'un geste prompt, Jean enfouit la missive dans la poche de sa veste. Faisant le tour de la maisonnette, il la décacheta à l'abri d'un rocher. En quelques lignes, car il avait encore du mal à se servir de sa main, Paul annonçait à sa femme un retour qu'il espérait prochain. Plus que quelques semaines de traitement, disait-il, et je rentrerai au pays. Malgré la brièveté du message, toute la tendresse et la joie du pauvre garçon éclataient dans chaque phrase.
Renaud eut l'abominable courage de détruire ce témoignage de vie et d'amour. La passion l'aveuglait et le poussait à commettre ce deuxième crime, encore plus odieux, s'il se pouvait, que le premier.
Enlaçant Marise, il l'entraîna vers le port, où régnait une joyeuse animation.
— C'est le premier Pardon depuis la guerre, expliquait la charmante créature, qui avait l'impression de renaître après un affreux cauchemar. Et il fait si beau! Ce temps est une véritable bénédiction!
— On devrait y aller en bateau... suggéra Renaud.
— En bateau?... répéta la jeune femme, hésitante.
— Mais oui, les barques ne doivent pas manquer dans votre hangar!
En disant ces paroles, Jean désignait le vaste entrepôt où dormait la flottille de Paul, depuis le départ de celui-ci aux armées.
— Non, cela me ferait de la peine d'y entrer... avoua Marise assaillie par une foule de souvenirs. Il y a si longtemps que je n'ai pas franchi ce seuil...
— En ce cas, il est temps que quelqu'un vous y entraîne, décida résolument Renaud. Il faut chasser les fantômes... Et souvenez-vous que tout le monde doit être gai, aujourd'hui!
C'était vrai, Marise avait promis de sourire et de se montrer vaillante; puisque l'irréparable était accompli et que son bien-aimé Paul dormait son dernier sommeil en terre lointaine, au moins ne voulait-elle pas attrister de sa peine les survivants, ceux qui avaient besoin, comme Jean, d'affection et de réconfort.
Ouvrant son sac, elle y prit une clé et la tendit à son compagnon. Renaud poussa la lourde porte et entraîna Marise dans le vieux, mais robuste hangar à bateaux.
Ces derniers, recouverts de toiles d'araignées et de poussière, exprimaient un pathétique abandon.
Le délabrement des lieux saisit Marise à la gorge. A cet instant, la porte du petit bureau grinça et s'ouvrit lentement comme poussée par une main invisible.
— Jean! appela nerveusement la jeune femme tandis que se dernier se penchait sur une barque pour l'examiner.
Il se redressa aussitôt.

(Suite page 10.)



La pittoresque cérémonie se déroulait sur le port.



Greer Garson et la loge roulante qu'elle utilise au studio et en extérieurs.

(Photo M.-G.-M.)



(Suite de la page 2.)

le nom. Il vit à bord de sa péniche *Nomade*. Jusqu'à plus ample informé, je le considère comme portant son vrai nom, bien qu'on ait écrit qu'il s'appelle en réalité Jean Vilain. Mais je ne garantis pas que cette information soit très sérieusement fondée. Il est né à Cherbourg, le 11 décembre 1914.

LE PAUVRE CONTRIBUABLE. — Dans *L'École buissonnière* (1948) : Bernard Blier (Pascal Laurent), Juliette Faber (Lise Arnaud), Edmond Delmont (Arnaud), Pierre Coste (Albert, le cancre), Jean-Louis Allibert (le Novateur), Arins (le maire), Aquistapace (l'antiquaire), Ardisson (le coiffeur), Maupi (le pharmacien) et Danny Caron (Cécile). — Dans *Scandale aux Champs-Élysées* (1948) : Pierre Renoir (Airelle), Françoise Christophe (Françoise), Jean Parédès (Étienne), Gabriello (Vincent), Guy Decomb e (Pascaud), Jacques Fath (Thierry), Christane Barry (Jacqueline), Agnès Laury (Monique), Marion Tourès (Jenny) et Anouk Ferjac (Colette). — *Folies romaines* est un film mexicain, dont les interprètes (parfaitement inconnus en France) s'appellent Louis Sandrini (Marc-Antoine), Antoinette Pons (Cléopâtre), Victor Jenco et Jean Borena.

YVETTE, EDMONDE. — Impossible de transmettre du courrier aux Compagnons de la Chanson, qui ne font que très occasionnellement du cinéma et sont des vedettes du music-hall et de la radio.

REJANE, VIC-SUR-AISNE. — François Patrice, né à Beyrouth le 1er janvier 1924 (père gouverneur des Colonies), a les yeux marron, les cheveux châtains et mesure 1^{m},69. Marié et père d'un bébé. Non, il n'a pas paru dans les « Amours de nos Vedettes ». Il a tourné dernièrement *L'Escadron blanc* et *Franklin arrivè*.

CHOUPETTE. — Yvonne de Carlo (vrai nom) est née à Vancouver (Canada) le 1er septembre 1922. Mariée à Howard Duff. Elle a les cheveux châtain foncé, les yeux bleu gris et mesure 1^{m},61. Principaux films : *Tueur à gages, L'Odyssée du Dr Wassell, Shéhérazade, La Taverne du cheval rouge, Les Démons de la Liberté, Casbah, Bandits de grands chemins, Pour toi j'ai tué.* — Burt Lancaster, né à New-York le 2 novembre 1913, est marié à Norma Anderson depuis 1946 : ils ont un fils de deux ans, William. Burt Lancaster a les yeux bleus, les cheveux châtains et mesure 1^{m},85. Principaux films : *Les Tueurs, Les Démons de la liberté, L'Homme aux abois, Ils étaient tous mes fils, Pour toi, j'ai tué.*

ANOUTCHKA. — Rossano Brazzi (vrai nom) est né à Bologne (Italie) en 1915. Marié à une Italienne qui n'est pas actrice. Il a tourné *L'Aigle noir, La Grande aurore, La Tosca, Le Roi s'amuse, Le Pont de verre, Le Passeur, La Dame de l'Ouest, André Chénier, Le Diable blanc.* — Dorothy Lamour, née le 10 décembre 1914 à la Nouvelle-Orléans est mariée à William Ross Howard et mère d'un petit John né en 1946. Elle a les cheveux bruns, les yeux bleus et mesure 1^{m},63. Principaux films : *Hula, fille de la brousse, Toura, Hurricane, Le Dernier Train de Madrid, La Furie de l'or noir, L'Irrésistible M. Bob, Nuits birmanes, Quatre flirts et un cœur, Dixie, Aloma, princesse des îles, La Belle de Mexico, Les Gars du large, Au pays du rythme, Johnny Apollo, En route pour le Maroc, Loona la sauvageonne, Mabok, l'éléphant du diable, La Brune de mes rêves, En route pour Zanzibar, En route vers Rio, Lulu Belle.* — Pour Gregory Peck, voyez ma réponse à **J'AIME GREGORY ET INGRID.** J'y ajouterai simplement qu'il a tourné *Les Clefs du royaume, La Maison du Dr Edwardes, L'Affaire Macomber, Jody et le faon, L'Affaire Paradine, La Vallée du jugement, Le Mur invisible, Duel au soleil, La Ville abandonnée.*

MALOU DE LA VILLE DES ROSES. — Joseph Cotten, quarante-cinq ans, est Américain, marié et père de deux

LES AMOURS DE

José N

et la visiteus

Confidence recueillie p

Lectrices, voici encore un tombeur de cœurs. Il a un si grand nombre de charmantes admiratrices qu'il ne sait choisir parmi elles. Il est encore célibataire. Vous pouvez lui faire des avances... s'il est permis de donner de si abominables conseils.

DE LA SCÈNE A L'ÉCRAN

— N'êtes-vous pas du Sud-Ouest ?

— Né à Bordeaux.

— Moi aussi. Quel terrain de rencontre !

— Je jouais dans un théâtre populaire, avec un groupe d'amis, quand Édouard Bourdet m'a fait venir à Paris sur les conseils d'Henri Jeanson et de Marcel Achard. J'ai trouvé ma chance avec *Le Sexe faible*.

— Dois-je voir en cette expression une allusion dévergondée ?

— Nullement ! Mais revenons à mes débuts.

— Avec qui avez-vous débuté, à Bordeaux ?

— Avec Kléber Harpin, dans son théâtre, au Trianon.

— Je l'ai connu... J'ai travaillé avec lui ; c'était un excellent professeur. Sa femme disait les vers avec une voix de harpe (les noms sont prédestinés !) et après avoir dénoué un fleuve de cheveux de lin.

— J'ai appris auprès de lui des joies immenses, les joies de la vocation.

— Vous en êtes, je crois, à votre quarante-sixième film ?

— Et nombreuses pièces et opérettes, dont : *N'écoutez pas, mesdames !, Passionnément, Rien qu'un baiser.*

— Vous n'avez pas dû vous arrêter là, dis-je à José Noguéro qui me regarde, interdit.

Et je précise :

— Oui, un seul baiser, dans toute votre vie...

— Ah! je vois! s'écrie-t-il avec bonne humeur, en entrant dans le jeu ; c'est l'heure de la confidence !

— Parfaitement... Il doit y avoir temps pour tout !

L'ESPACE D'UN REGARD

— Brun, talentueux, galant... vous devez faire beaucoup de victimes ?

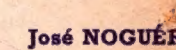
— A moins que je ne le sois moi-même.

— Vraiment ?

— Cela m'est déjà arrivé. Et José Noguéro, qui est sensible et intelligent, évoque avec beaucoup de poésie le souvenir d'une émotion, d'un sentiment qui a frémi dans son cœur comme un battement de cils. Je ne puis, malheureusement, donner à son récit tout le charme qu'il lui donnait lui-même. Je vais essayer de ne pas abîmer cette jolie histoire.

— Nous tournions en extérieurs. C'était en été et de nombreux passants s'arrêtaient pour nous regarder travailler.

— Si c'était l'heure de la sor-





E NOS VEDETTES

oguéro

e d'un jour.

ar Paule MARGUY.

tie des classes, il devait y avoir beaucoup d'écolières.

— Oui, mais pour qui me prenez-vous ? Je ne détourne pas les petites filles.

— Loin de moi de porter une si terrible accusation ! répondis-je, offensée.

— J'étais donc monté sur un cheval, prisonnier des projecteurs, prisonnier des innombrables figurants qui m'entouraient, quand j'aperçus, du haut de ma selle, un visage de jeune fille radieux, émerveillé : Alice au pays des merveilles, vraiment !

— Quel âge ? demandai-je, en me gourmandant intérieurement de couper d'une réflexion aussi banale le lyrisme de José Noguéro.

— Dix-huit ans, sans doute.

— L'âge où l'on commence à perdre ses illusions.

— *Illusions, charmez ma vie*, fredonne l'artiste pour me donner un démenti.

— Vous avez eu une crispation au cœur ?

— Non. J'étais *enchanté* par la vision. Il y avait dans sa façon de se déplacer une grâce, une souplesse de jeune écureuil se balançant à des branches, tant d'élégante légèreté que je ne pouvais la quitter des yeux. Mais que faire ? Je ne pouvais planter là mon cheval ! Tout mouvement m'était interdit.

— Il peut toujours y avoir une rencontre sans gestes.

— Celle du regard... A qui le dites-vous ! Nos yeux se sont attirés, nos regards se sont rencontrés et absorbés comme des aimants.

— C'est la première prise de possession.

— J'ai songé à elle tout l'après-midi, lâchement, car je suis très respectueux des jeunes filles et je m'en voulais de ma faiblesse devant celle-là ! Puis, une occasion s'est offerte. Nous avons changé de « champ », et un régisseur est venu m'offrir une canette de bière et un verre pour me désaltérer.

La jeune fille se glissa à mes côtés. Nous fûmes face à face. Elle avait une belle bouche pleine de belles dents et elle riait. Automatiquement, je lui ai tendu mon verre en disant : « Buvez : moi, je suis méridional, j'ai l'habitude de la chaleur. » Elle a accepté, comme si cela était déjà naturel entre nous, mais elle n'osa pas aller jusqu'au bout et elle me tendit ce qui restait du... breuvage.

Elle était d'une féminité exquise et j'ai pris le verre de sa blanche main.

— Et le cheval ?

— Il fallut bien remonter dessus. Mais nos cœurs s'étaient compris. Elle a assisté à tout le travail, mais, au bout d'un moment, elle me montra son bracelet-montre d'un air navré. Je bouillais...

Le metteur en scène criait : « Recommençons ! » et j'eus le regret de la voir partir, légère, sur sa bicyclette, comme une hirondelle emportant le bonheur.

O à la ville.

(Photo Harcourt.)





Le dernier mot du doux "farniente": le matelas flottant de Phyllis Calvert.

(Photo Paramount.)



(Suite de la page 8.)

fillettes. Ses principaux films : *Lydia, Hantise, Le Poids d'un mensonge, Citoyen Kane, L'Ombre d'un doute, Voyage au pays de la peur, Depuis ton départ, Ma femme est un grand homme, Duel au soleil, Étranges vacances.* — Nous ne publierons pas *Ma femme est un grand homme.* Nous avons publié *Depuis ton départ* (nº 137), *Duel au soleil* (nº 131) et *Étranges vacances* (nº 152).

LES VIEUX DU DIMANCHE. — Films de court métrage de Charlie Chaplin : vingt-cinq films tournés pour Keystone (Mack Sennett), de juin 1913 à fin 1914. Puis quatorze films de deux bobines tournés pour Essanay, de janvier 1915 à février 1916 : *Charlot débute, Charlot fait la noce, Charlot boxeur, Charlot dans le parc, Charlot veut se marier, Charlot vagabond, Charlot à la plage, Charlot apprenti, Charlot à la banque, Mlle Charlot Charlot marin, Charlot cambrioleur, Charlot joue Carmen* et *Charlot au music-hall.* Série Mutual tournée de mars 1916 à septembre 1917 : *Charlot chef de rayon, Charlot pompier, Charlot violoniste, Charlot rentre tard, Charlot et le comte, Charlot chez l'usurier, le Policeman, La Cure, L'Émigrant, L'Évadé, Charlot patine et Charlot fait du cinéma.* Série First national (de 1918 à 1922) : *Une vie de chien, Charlot soldat, Idylle aux champs, une Journée de plaisir, Charlot et le masque de fer, Jour de paye et le Pèlerin.* Longs métrages : *le Gosse* (1920), *L'Opinion publique* (1923), *La Ruée vers l'or* (1925), *Le Cirque* (1927), *Les Lumières de la ville* (1931), *Les Temps modernes* (1935), *Le Dictateur* (1939) et *M. Verdoux* (1946). — Harold Lloyd, né à Burchard (Nebraska), le 20 avril 1893, a débuté au cinéma dès 1911. Ses principaux films muets furent : *Marin malgré lui* (1923), *Le Talisman de grand'mère, Dr Jack, Monte là-dessus, Faut pas s'en faire, Et puis ça va... Une riche famille, Vive le sport, Pour l'amour du ciel Le Petit frère* et *En vitesse.* Depuis l'avènement du « parlant », il a tourné : *Quel phénomène, A la hauteur; Silence, on tourne; Patte de chat, Soupe au lait* et *le Professeur Schnock.*

TONI RAMON. — Veuillez, je vous prie, ne me poser des questions que sur des films présentés et édités en France. Pour les films étrangers que l'on n'a pas encore vus dans notre pays, il m'est malheureusement impossible de vous renseigner. Tous mes regrets. — *Ziegfeld Girls*, avec Judy Garland, Hedy Lamarr et Lana Turner, n'a jamais paru en France métropolitaine et n'a pas, à ma connaissance, de titre français.

CHARMANTE TIGRESSE. — Oui, Roger Duchesne jouait dans *Le Tigre du Bengale* et *Le Tombeau hindou*, films dont j'ai donné la distribution nº 109, p. 9.

MARIE-THÉRÈSE DES VOSGES. — Nous n'avons pas publié et ne pourrons pas publier *Katia*, film tiré d'un roman de Lucile Decaux (princesse Bibesco), dont les droits sont réservés. C'est John Loder qui jouait le tzar dans ce film.

Y. R., ORLÉANS. — Je ne réponds pas par lettre. Lisez l'avis de la p. 2. — Le projet de tourner le scénario de Roland Dorgelès sur Guynemer semble tout à fait abandonné pour le moment. — La mise en route d'un film soulève des problèmes financiers et matériels que vous ne semblez pas entrevoir... — En effet, si, dans quelques années, votre vocation est toujours aussi vive, vous pourrez penser à entrer dans la carrière cinématographique. Lisez, nº 148, p. 2, ma réponse à **AMY JEANNE**, et mes précédentes réponses aux jeunes lecteurs, nombreux dans ce courrier, qui veulent faire du cinéma.

LE CAMÉRISTE.



— J'ai voulu vous fuir, mais je n'ai pas pu... avoua Renaud.

(Suite de la page 7.)

— Qu'y a-t-il ?

— C'est étrange, cette porte qui vient de s'ouvrir...

— Eh bien, quoi ?... Un courant d'air, simplement! Je grimpe m'assurer qu'il n'y a personne, pour vous tranquilliser.

Le bureau, étroit réduit aux cloisons vitrées, était construit en élévation au-dessus des bateaux. On y accédait par un petit escalier à claire-voie, assez semblable à une échelle complétée d'une rampe.

— C'est vide, bien entendu! lança Renaud avec assurance. Je vous l'avais bien dit.

Il rejoignit Marise, mais cette dernière, visiblement émue, ne paraissait pas convaincue.

— Je sens une présence... avoua-t-elle à mi-voix. Paul est ici...

A ces paroles inattendues, Jean sursauta :

— Que dites-vous ?

— Quelque chose de lui demeure en ces lieux...

Son compagnon la railla :

— Quelle idée! Vous en avez de l'imagination, Marise!

— C'est possible, mais je suis sûre de ne pas me tromper. Je ne vendrai ni le hangar ni les bateaux; je tiens à les garder. Paul n'aurait pas voulu les voir tomber en des mains étrangères. Jean, il faut que vous acceptiez de diriger son affaire, ajouta la jeune femme d'un ton de prière. Vous, son ami. D'ailleurs, vous aurez là une bonne situation.

Cette suggestion ne fut pas du goût de Renaud.

— Je ne veux pas que Paul soit toujours entre nous, protesta-t-il d'une voix brève. Je refuse de vivre en des lieux où tout vous parle de lui.

— Hier, vous étiez prêt à accepter et à rester, s'étonna Marise. Qu'y a-t-il de changé ?

— Mais... rien.

— J'ai peine à le croire.

— Allons-nous-en à Paris, Marise, supplia ardemment Renaud. Ne me regardez pas ainsi, je ne suis pas fou! Ne projetiez-vous pas d'y retourner, si votre mari ne revenait pas de la guerre ? Ni vous ni moi ne sommes de ce pays ! Nous n'avons pas de raison d'y rester davantage. Là-bas, je trouverai du travail; venez avec moi, Marise.

Elle secoua négativement la tête :

— Plus tard, peut-être... Mais, maintenant, c'est impossible, je ne peux pas.

Une fois de plus, Renaud s'emporta :

— Alors, restez là, enterrez-vous dans le passé et dans vos songes creux; moi, en tout cas, je m'en vais.

— Vous partiriez ainsi ? s'étonna la jeune femme que ce revirement inattendu stupéfiait.

— Oui.

— Quand ?

— Aujourd'hui, si je peux.

— Mais c'est vous qui avez demandé à aller au Pardon!

— Eh bien, je n'irai pas, voilà tout. Voici vos clés.

Cette incroyable rupture bouleversait la jeune femme. Elle tenta de retenir son énigmatique compagnon :

— Jean, ne soyez pas cruel...

— Je le suis sûrement moins que vous! répliqua-t-il en tournant les talons.

Machinalement, Marise sortit et se joignit à la foule des pèlerins qui se mettaient en branle pour suivre l'interminable procession.

Avec eux, elle pénétra dans l'église, et soudain son regard découvrit Renaud appuyé dans un coin d'ombre, près de la porte. Elle le rejoignit.

— Je ne pensais pas vous revoir... souligna Marise avec son aimable douceur qui lui donnait tant de charme.

— J'ai voulu vous fuir, mais je n'ai pas pu..., avoua l'étrange garçon.

Dans une même émotion, ils écoutèrent les chants dont retentissait la voûte ancestrale. Les prières finies, l'assistance s'égailla vers les baraques où brillait l'habituelle pacotille des fêtes foraines.

Son bras passé sous celui de Marise, Jean l'entraîna joyeusement. Ils participaient à la fête avec leur âme d'enfant!

Un bonimenteur les arrêta au passage :

— Approchez, mesdames et messieurs, tentez votre chance! suggérait l'homme en faisant tourner une grande roue encadrée de lots prometteurs. La Providence veille sur vous aujourd'hui... Avec quelques pauvres petits francs, vous emplirez vos poches, grâce à la roue magique!

Il interpella amicalement Renaud :

— Voyons, jeune homme, votre amie doit, elle aussi, tenter sa chance!

— Essayons... demanda Marise, amusée.

Aussitôt, Jean prit quelques billets, tout en demandant à voix basse :

— Aujourd'hui, vous voulez tenter toutes vos chances, n'est-ce pas ?

Les yeux brillants d'animation, la jeune femme releva l'amical défi :

— Je suis certaine de gagner, Jean!

Ils emportèrent quelques-unes de ces insignifiantes bricoles qui couronnent les lauréats des loteries foraines.

S'écartant un instant de sa compagne, en contemplation devant une petite troupe d'acrobates, Jean acheta un collier de corail; puis il revint à Marise et le lui passa vivement autour du cou.

— Oh! Jean, qu'est-ce que c'est ? demanda la jeune femme en sentant le contact froid de la pierre sur sa peau.

— Du corail, moins rose que votre bouche!... Ça nous portera chance... Allons danser!

Une douce griserie envahissait la jeune femme, tandis que Renaud la tenait serrée dans ses bras.

— Vous savez pourquoi je n'ai pas pu partir ? demanda-t-il soudainement.

Elle feignit l'ignorance.

— Si, vous le savez... protesta Renaud. Marise, vous m'appartenez désormais et, que vous le vouliez ou non, nous partirons ensemble.

***

Bien que généralement peu loquace, Paul Aubert ne pouvait s'empêcher de lier conversation avec ses compagnons de voyage, depuis que le train approchait de la côte.

— Quel air! s'exclama-t-il après s'être penché à la portière pour respirer à pleins poumons. Je n'en connais pas d'aussi léger.

— Vous rentrez au pays ? demanda une bonne vieille avec un sourire maternel pour ce gars visiblement si heureux dans son uniforme délabré.

Jean passa un collier de corail autour du cou de Marise.





Marise lui sourit, car cette promesse, elle le savait, lui coûtait un gros effort.

— Merci... Au revoir, Hector.

Quand la jeune femme eut refermé la porte, ses interlocuteurs se plongèrent dans l'examen des comptes. L'exercice 1939 était particulièrement brillant.

— Vous prenez en main une très bonne affaire, souligna Renaud.

Martin en convint, rendant hommage au disparu.

— Ces résultats représentent de grands efforts; Aubert a travaillé dur pour les obtenir!

***

Pendant qu'ils réglaient les détails de la vente, Marise arriva au presbytère.

Le curé l'accueillit paternellement :

— Bonjour, mon enfant. Asseyez-vous.

Elle prit la chaise que son interlocuteur lui désignait, en face de la modeste table de travail derrière laquelle se tenait le prêtre.

Ouvrant son sac, elle en sortit une photo qui les représentait, elle et son mari, le jour des noces, en tenue de fête.

— Je viens de retrouver cette photographie dans le bureau de Paul et je voudrais vous la confier...

— Je vous remercie, Marise, je garderai précieusement ce souvenir.

Après une légère hésitation, le prêtre se décida à poser une question délicate :

— Êtes-vous sûre de votre cœur, mon enfant?... Êtes-vous sûre de l'homme avec lequel vous vous disposez à refaire votre existence?

— Personne ne remplacera jamais Paul pour moi, reconnut la jeune Mme Aubert avec une profonde tristesse. Mais je ne peux plus rester seule, maintenant que je sais qu'il ne reviendra pas. J'ai terriblement besoin d'affection... Jean Renaud est entré dans ma vie, j'essaie de l'aimer. Bien entendu, cette nouvelle union ne vaudra pas la précédente, mais je ferai de mon mieux pour que la bonne entente règne entre nous.

En sortant du hangar à bateaux, Martin croisa un militaire dont la vue le cloua de stupéfaction.

— Paul! appela-t-il, ne croyant pas encore à la réalité de cette rencontre.

Mais l'homme lança un acquiescement joyeux :

— Eh oui, c'est bien moi, Paul Aubert!

— Est-ce possible?... J'ai lu le rapport officiel qui te prétendait tué au cours d'une tentative d'évasion.

— Tu le vois, j'ai préféré l'hôpi-

La fête foraine battait son plein.

— Hé! oui. Ça paraît bon, après cinq ans d'absence!... J'étais encore à l'hôpital avant-hier et maintenant que j'ai respiré l'air du large, je me sens capable de soulever un bateau de pêche à moi tout seul!... Tiens, le phare de Kergat! ajouta-t-il en désignant la blanche tour déjà visible dans le lointain. Il m'a sauvé la peau bien des fois!

A la même heure, Jean Renaud et Marise Aubert arrivaient au port et se dirigeaient vers le hangar à bateaux.

Un homme, attablé à la terrasse d'un café, les désigna à son compagnon, le docteur Herblay, vieux praticien, depuis longtemps installé dans le pays :

— Tenez, les voilà...

L'interpellé haussa les épaules :

— Un jour elle ne veut rien vendre, et le lendemain elle dit qu'elle liquide tout parce qu'elle va s'installer à Paris. Ce qui est clair, mon vieux Martin, c'est que ce soldat lui a tourné la tête!... Seriez-vous acheteur, par hasard?

Hector Martin reconnut avoir engagé des pourparlers à ce sujet.

— Justement, j'ai rendez-vous avec eux. Je vais vous quitter...

Pendant qu'ils échangeaient une cordiale poignée de main, Marise entraînait Jean vers le classeur qui garnissait tout le fond du petit bureau.

— Tous les dossiers sont là..., dit la jeune femme en tendant le doigt vers les rayons garnis de cartonnages verts contenant les contrats de pêche, pendant les années précédant la guerre. Je n'ai jamais touché à rien.

Poursuivant son examen, elle ouvrit différents tiroirs. Dans l'un d'eux, il y avait un revolver. Renaud s'en étonna.

— Pour quelle raison Paul gardait-il cette arme ici?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Uniquement pour s'en débarrasser, sans doute; je crois que c'était un souvenir de son père, ajouta la jeune femme en repoussant le tiroir pour tendre la main vers le suivant.

Jean arrêta son geste. Il la prit aux épaules, demandant d'une voix passionnée :

— Regrettez-vous de tout quitter, de m'appartenir? Vous êtes à moi pour toujours, Marise, nous ne nous séparerons plus désormais, quoi qu'il advienne!

Cette réflexion étonna Marise :

— Que pourrait-il advenir?

— Eh bien... vous pourriez encore hésiter à vendre, décider de conserver ce hangar et ces bateaux, vous accrocher à vos souvenirs!

— Voyons, Jean, les souvenirs que je garde de Paul ne sauraient m'éloigner de vous!

— Nous bâtirons nos propres souvenirs! riposta violemment Renaud. Mais il faut faire table rase du passé.

La voix de Martin interrompit une discussion qui devenait pénible.

— Montez, lui cria Renaud en se penchant sur la rampe, nous sommes ici.

— Voilà, annonça le visiteur, j'ai bien réfléchi. Je vais tout de suite vous proposer mon prix.

— Je suis persuadée que vous entendez me faire une proposition honnête, Hector, déclara Marise d'un ton sincère. Je vous connais... Et je suis heureuse que ce soit vous qui succédiez à Paul. Ceci dit, voulez-vous régler les détails avec Jean Renaud? Je préfère que vous traitiez entre hommes; il est au courant de toute l'affaire.

Sur ces mots, elle se tourna vers l'ancien prisonnier :

— Jean, je vais voir M. le Curé; je vous attendrai chez lui...

— D'accord, je viendrai.

— Marise, vous m'appartenez, désormais...



— Enfin... mon pays ! s'exclamait Paul en approchant de la côte bretonne.

tal au cercueil ! C'était une meilleure solution !... Tu peux annoncer à mes hommes que je suis rentré et que nous reprendrons la mer au plus tôt ! Tu m'excuseras de ne pas bavarder davantage, mais je monte chez nous !

Avant que Martin ait repris son sang-froid, Aubert s'éloigna à grands pas en direction de la lande.

Comme c'était merveilleux de fouler à nouveau le sentier escarpé de la falaise !

Au passage, il salua le calvaire :

— Dire que je croyais ne jamais repasser par ici..., murmura le rescapé profondément ému.

Comme toujours, la porte de la maison s'ouvrit dès qu'il pressa le loquet. L'accueillante Marise ne changeait pas ses chères habitudes !

Pendant ce temps, Martin s'était ressaisi. Il se souvint que Marise attendait Renaud au presbytère. Il y courut.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur le Curé, mais il fallait que j'annonce au plus tôt une grande nouvelle à Mme Aubert... Marise, comment vous expliquer, comment vous dire ?... Paul est ici, se décida brusquement à lancer le visiteur, il est vivant, je lui ai parlé !... Je l'ai quitté il y a deux minutes, il est monté chez vous !

— Paul est en vie ! répéta Marise avec extase. Je n'aurais jamais dû cesser d'espérer...

L'émotion la rendait très pâle et ses jambes tremblantes semblaient vouloir se dérober sous elle. Très vite, avec son énergie coutumière, elle surmonta ce trouble passager.

Oubliant de prendre congé, elle s'élança à son tour vers sa demeure.

Quand il en eut terminé avec le rangement des papiers, Jean Renaud referma la porte du hangar à bateaux et s'engagea sur le chemin du presbytère.

Il fut surpris de ne pas trouver Marise chez le curé.

— Où est-elle ? demanda-t-il à ce dernier. Nous devions nous retrouver ici.

— Asseyez-vous, j'aimerais m'entretenir avec vous...

Pressentant des difficultés, Renaud se cabra :

— Si Marise vous a parlé, je ne vois guère pourquoi nous discuterions.



Hector Martin, stupéfait, contemplait ce véritable revenant.

— C'est pourtant nécessaire. Asseyez-vous...

Impressionné par la gravité du prêtre, Jean obéit, bien qu'à contre-cœur.

— Vous n'avez pas confiance en moi, c'est ça, n'est-ce pas ?

— Je ne sais rien de vous. Mais je vous crois sur parole...

— Si c'est l'histoire de ma vie que vous voulez connaître, elle n'a rien de passionnant! gouailla Renaud. Je ne suis qu'un pécheur au milieu de tant d'autres!

Cette ironie facile n'avait pas prise sur le vénérable vieillard.

D'un geste paisible, il invita le visiteur à poursuivre l'entretien.

— Je suis un gamin de Paris, ajouta Jean Renaud, j'y ai vécu, j'y ai travaillé et j'y retourne avec la femme que j'aime. Est-ce clair ?... Oui, j'aime Marise et je veux l'épouser. Avant, je me serais sans doute contenté de m'amuser avec elle, mais cinq années de guerre, ça vous change un homme!... J'ai combattu, j'ai connu le camp de représailles et, sorti de l'enfer, je découvre pour la première fois de ma vie ce que peut être le véritable amour... Me croyez-vous sincère, maintenant ?

— Hélas! le bonheur est parfois inaccessible, et il faut savoir y renoncer... Si vous êtes l'homme de cœur que j'espère, vous mettrez la quiétude de Marise au-dessus de vos propres sentiments et vous quitterez le pays dès maintenant, sans la revoir... Ne vous indignez pas, ajouta le prêtre comme Renaud bondissait, j'ai pour vous parler de la sorte une raison majeure : Paul Aubert est vivant, et je pense que vous le saviez. Marise est partie le rejoindre chez elle.

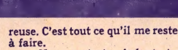
Jean ne tenta pas de nier : une folle colère animait cet être violent. Il courut au hangar à bateaux, monta dans le bureau, prit le revolver et le glissa dans sa poche.

A cet instant Marise, à bout de souffle, se jetait dans les bras de son époux :

— Marise!

— Paul ! Serre-moi fort... Embrasse-moi!... Encore.





— J'ai eu tort de croire..., balbutia Marise, je n'aurais pas dû...

Éperdus de bonheur, ils oubliaient tout ce qui n'était pas la joie de se retrouver. Soudain, Marise se souvint et son visage s'altéra.

— Qu'as-tu ? lui demanda son mari.

— J'ai eu tort de croire... Je n'aurais pas dû...

Il la sentit désespérée.

— Quoi ?... Qu'y a-t-il ? insista Aubert, profondément inquiet.

— J'aurais dû sentir que tu étais vivant, garder confiance!

La confession de Marise bouleversa Paul Aubert : il la mettait tellement au-dessus des autres femmes qu'il ne pouvait, malgré les circonstances, accepter sa défaillance.

— C'est un homme qui t'a connu, qui est venu me parler de toi..., exposa péniblement Marise. Il m'a raconté comment on avait tiré sur toi lors de ton évasion. Jusqu'alors, je m'étais refusée à croire à ta mort, mais comment persister quand quelqu'un prétend avoir vu ? J'étais restée si longtemps sans nouvelles... Un jour, l'avis officiel de ta mort est arrivé; malgré cela, j'ai continué à attendre. Je suis restée dans cette maison, et je n'aurais pas changé d'attitude sans la visite de cet homme et son affirmation qu'on t'avait tué... Si seulement tu m'avais écrit!

— Mais je t'ai écrit! Un simple mot de l'hôpital, il y a quinze jours, puis plusieurs lettres!

Marise releva son visage baigné de larmes :

— Je n'ai rien reçu, je te le jure!

Paul réfléchit.

— Est-ce que tu aimes cet homme ? demanda-t-il avec effort.

A cette question, la jeune femme se récria :

— L'aimer ? C'est à toi que j'ai tout donné! Il a seulement éveillé en moi une immense pitié : nous étions si seuls, lui et moi, et il paraissait si malheureux... Paul, je n'aime que toi, poursuivit Marise avec une sincérité émouvante. Toi disparu, rien ne comptait plus. Il a su me persuader de ta mort, et j'ai promis de l'épouser. Lui donner du bonheur a été ma façon d'adoucir ma peine... Et voilà que j'ai tout gâché, entre nous deux!

Marise ne se sentait plus digne du bonheur d'autrefois :

— Je vais m'en aller, conclut-elle d'une voix douloureuse. C'est tout ce qu'il me reste à faire.

— Non, protesta Aubert, tu es ma femme, tu es chez toi!

Malgré cette affirmation, elle secoua lentement la tête :

— C'est fini, je n'ai plus le droit...

Comme il voulait savoir le nom du coupable, elle tenta d'éluder la question.

— Je préfère que nous ne parlions plus de cela... A quoi bon ? On ne peut rien changer à ce qui s'est passé...

— Je tiens à savoir, exigea durement Paul Aubert. Qui est-ce ?

D'un geste furieux, il avait ouvert l'armoire et y voyait le linge et les habits masculins d'un autre.

— Renaud... murmura Marise à regret. Jean Renaud.

— Il est ici depuis longtemps ?

— Un peu plus d'un mois.

— Je comprends maintenant pourquoi tu n'as pas reçu mes lettres : il les a volées!

Les traits de la jeune femme exprimèrent l'incrédulité et l'horreur :

— Paul!... Il n'aurait pas fait ça ?

— Il en est bien capable! Au camp, nous le tenions pour un voleur et un lâche! Ici, il a prouvé ce qu'il valait!... Où est-il ?

— Je l'ignore, prétendit la jeune femme effrayée à la perspective d'une rencontre entre les deux hommes.

— N'essaie pas de mentir, il n'a pas quitté le pays! Tu ne serais pas si effrayée s'il était hors de mon atteinte... Ne t'en fais pas, il ne me faudra pas longtemps pour le retrouver !

En lançant cette phrase, Paul avait pris dans un placard le long couteau qu'il emportait toujours à la pêche. C'était du bel acier, bien affûté.

— Attends, Paul! supplia Marise en tentant de retenir son mari. Laisse-moi lui parler, le renvoyer!

— Pourquoi ne veux-tu pas que je le voie ?... Tu trembles pour sa peau, n'est-ce pas ?



— Repose-toi, je vais te faire du café..., proposa la jeune femme.

verse, un bruit de pas.

— Qui est là ?

— Renaud ! répliqua ce dernier plein de haine. Tu es rentré deux jours trop tôt!

Guidé par la voix, Paul avançait, serrant fort son couteau dans sa main crispée. Soudain, une balle frôla son oreille. Il se jeta derrière un rocher :

— Je te croyais meilleur tireur, Renaud!

Exaspéré par cette remarque ironique, Jean tira coup sur coup toutes les balles de son chargeur. Ce fut le moment que choisit son adversaire pour bondir jusqu'à lui.

Dans un corps à corps farouche les deux hommes roulèrent au bord de la falaise. Aubert s'était débarrassé de son couteau et se battait avec ses poings.

Marise, qui accourait, tremblant d'épouvante, car elle venait de s'apercevoir de l'absence de son mari. Elle se dirigeait à tâtons, guidée par leurs respirations haletantes.

Comme elle allait les atteindre, l'un d'eux tomba à la renverse et, en poussant un horrible cri, alla s'écraser dix mètres plus bas contre un rocher et tomba enfin sur la grève, instantanément recouvert par les flots...

— Non, mais j'ai peur pour toi, rien que pour toi, je t'assure !

— Je n'ai qu'une question à lui poser, déclara Aubert. Je veux lui demander s'il savait que j'étais en vie.

— Peut-être a-t-il des excuses; penses-y!... Si j'ai consenti à l'héberger, c'est parce qu'il connaissait la maison et le pays comme s'il y avait vécu lui-même. Tu lui as tant parlé de nous qu'il en est arrivé à croire sien ce qui nous appartenait.

— Oui, j'ai beaucoup parlé de toi, Marise, convint Paul un instant adouci par ce souvenir. J'agissais comme un homme qui expose sa religion à un incroyant.

— Tu as livré nos vies à cet esseulé, surtout la mienne. Il est revenu ici pour prendre une femme qu'il croit avoir le droit d'aimer autant que toi. C'est peut-être une folie, mais tu es en partie responsable; à cause de cela, tu n'as pas le droit de le tuer! Donne-lui sa chance... Tu es fatigué, repose-toi; je vais te faire du café...

Pendant qu'elle s'affairait dans sa cuisine, Paul sortit et referma la porte sans bruit.

Comme il arrive fréquemment en Bretagne, le temps venait brusquement de se couvrir, et le brouillard montait de la mer; il s'épaississait de seconde en seconde.

On n'y voyait pas à deux mètres, lorsque Aubert parvint au calvaire. A ce moment il entendit, venant en sens in-

***

Le Dr Leclerc venait d'écouter sans broncher l'évocation du drame qui avait bouleversé la vie de sa cliente.

— Votre seul remède est en vous, Marise, conclut-il gravement.

— Un homme est mort à cause de moi! jeta-t-elle, désespérée.

— Non, pas à cause de vous, protesta fermement le médecin, à cause de lui-même et de la société qui n'a pas su le former. Souvenez-vous qu'étant enfant il volait et mentait pour vivre... Vous étiez sa première joie et vous vous êtes montrée compatissante, pour le régénérer... Retournez à l'homme qui vous aime, insista gravement le médecin. Allez à lui, jetez-vous dans ses bras en toute simplicité, heureuse, libre, comme vous l'avez déjà fait une fois. Aidez-le à reconstruire sa vie et restez unis à jamais, tous les deux.

Lorsqu'elle sortit de chez cet excellent psychologue, Marise avait dans le regard plus d'assurance et plus d'espoir.

Le lendemain, elle abordait le sentier conduisant à la maison solitaire sur la falaise. Paul l'aperçut, courut à elle et l'emporta comme une proie, vers ce nid si doux autrefois et que leur amour mutuel ensoleillerait à nouveau désormais.

FIN

NUMÉROS DÉJA PARUS :

Les numéros 1 à 45, 47, 49 à 57, 71 à 78, 80 et 81 sont épuisés.

Numéros à 8 francs.

46 — Paris-New-York.
48 — Sérénade.
58 — Espionne à bord.
59 — Contre-Enquête.
60 — Le Ciel peut attendre.
61 — L'Éventail.
62 — Quatre plumes blanches.
63 — 13, rue Madeleine.
64 — Le silence est d'or.
65 — La double énigme.
66 — Rendez-vous à Paris.
67 — Le Diable au corps.
68 — Une Femme dangereuse.
69 — Le Chant de l'Exilé.
70 — Une vie perdue.

Numéros à 10 francs.

79 — La duchesse des bas-fonds.
82 — Révolte à bord.
83 — Café du Cadran.
84 — Humoresque.
85 — Par la fenêtre.
86 — Buffalo Bill.
87 — Johnny Apollo.
88 — Bethsabée.
89 — Le crime de Mme Lexton.
90 — Route sans issue.
91 — Les dernières vacances.
92 — La blonde incendiaire.
93 — Le retour de Frank James.
94 — Vertiges.
95 — San Antonio.
96 — Ruy Blas.
97 — Les caprices de Suzanne.
98 — Mademoiselle s'amuse.
99 — Aloma, princesse des îles.
100 — Erreur judiciaire.
101 — Une femme cherche son destin.
102 — Renégate.
103 — L'aveu.
104 — Après l'amour.
105 — Kenzi.
106 — L'exilé.
107 — Éternel conflit.
108 — Les Frères Bouquinquant.
109 — Le Maître de Forges.
110 — Destins.
111 — Une jeune fille savait...
112 — Shanghaï.
113 — L'aventure commence demain.
114 — Les condamnés.
115 — Les voyages de Sullivan.
116 — Ali-Baba et les quarante voleurs.
117 — L'impeccable Henri.
118 — La maison du Dr Edwardes
119 — Les anneaux d'or.
120 — Lettre d'une Inconnue.
121 — Les amoureux sont seuls au monde.
122 — Le secret derrière la porte.
123 — Carrefour du crime.
124 — Les passagers de la nuit.
125 — La Révoltée.
126 — Le Charlatan.
127 — Métier de fous.
128 — Ne dites jamais " adieu ".
129 — Correspondant 17.
130 — La Nuit Blanche.
131 — Duel au Soleil.

Numéros à 12 francs.

132 — Deux amours.
133 — Le Carrefour de la mort.
134 — La Chartreuse de Parme.
135 — Ils étaient tous mes fils.
136 — Le Diable blanc.
137 — Depuis ton départ...
138 — Fandango.
139 — Les dieux du dimanche.
140 — Suprême aveu.
141 — La Fière Créole.
142 — Le droit de l'enfant.
143 — D'homme à hommes.
144 — Le mur des ténèbres.
145 — Femme ou maîtresse.
146 — Le colonel Durand.
147 — Le pays du « Dauphin vert ».
148 — La Voix du Rêve.
149 — « Pattes blanches ».
150 — Aventure en Irlande.
151 — Prisonniers du Destin.
152 — Étranges vacances.
153 — Ambre.
154 — Cinq tulipes rouges.
155 — Nuit de décembre.
156 — Olivier Twist.
157 — La Valse dans l'ombre.
158 — Une Femme par jour.
159 — Jo la Romance.
160 — Ces dames aux chapeaux verts.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 8, 10 ou 12 fr. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) *Pour envoi à l'étranger :* 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM
5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Aucun envoi contre remboursement.

L'Administrateur-Gérant : Gaston ALLEMANE. Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). — C. O. L. 31-1631. — 8249-8-49. — Dépôt légal : 3e trimestre 1949.

12 Fr

Henri Vidal

dans

FABIOLA

(photo UNIVERSALIA)

mon FILM